

CHAPITRE XVI

L'amicroche

On appelle amicroche l'instrument qui sert à accrocher le corps des cavaliers pour les arracher à leurs arçons afin de les tuer.

CHAPITRE XVII

Brantôme, Gourville, Montaigne

Pendant les guerres de la Ligue, en 1584, Brantôme est déséllé par une amicroche tenue à l'instar d'une lance par un fantassin au cours du combat. Gravement blessé il est transporté dans son château, dans le Périgord, à mi-étage d'une tour basse, où il reste alité durant deux ans. Il n'a pas seulement été désarçonné de ses arçons ; il n'a pas seulement été arraché à la guerre entre catholiques et protestants ; il a été soustrait à la vengeance personnelle qu'il y poursuivait.

Dépité, il se met à écrire ses mémoires.

Au mois de décembre 1586, quand il parvient enfin à remonter à cheval, il lance aussitôt son cheval au galop. Il rejoint Catherine de Médicis et Henri de Navarre au château de Saint-Brice.

Brantôme explique qu'il a écrit « faute de tuer, d'aimer, de chevaucher, de vivre ».

*

Mémoires de Monsieur de Gourville concernant les affaires auxquelles il a été employé par la Cour depuis 1640 jusqu'en 1698 : J'ai composé ces Mémoires dans l'oisiveté où je me suis trouvé réduit par un accident qui m'est survenu au pied droit étant tombé de la selle de mon cheval sur les rochers de la colline. Les chirurgiens, ayant fait plusieurs incisions à la cheville, m'ordonnèrent de boire des eaux vulnéraires. Je fus réduit en si mauvais état vers la fin de l'année 1696 à cause de ces eaux que j'avais bues que je me souviens d'avoir entendu dire quelques mots pendant ma maladie qui me faisaient croire que chacun songeait à ce qu'il ferait après ma mort. Mais le courage ne m'ayant pas manqué je me trouve aujourd'hui en posture d'espérer que ma vie sera en sûreté pour cette fois. Je commence donc ces mémoires aujourd'hui 15 juin 1702 après avoir refusé à la sollici-

tation de plusieurs personnes d'esprit de conter les événements de ma vie.

Écrire n'est pas vivre, c'est survivre.

Gourville précise qu'écrire est une *sollicitation* due à la renaissance inopinée et au désir des survivants.

Montaigne affirme plus profondément encore que toute écriture est une *extase* que le temps prolonge au-delà de la mort possible, dès lors que cette possibilité a été éprouvée comme toute proche. S'ajoute à la vie vécue jusqu'à sa limite, une vie neuve. Montaigne cite alors Laërèce : « Nul ne se réveille (*extat*) s'il n'a senti une fois le froid de la mort s'infiltrer dans ses veines. »

*

Si nous ne pouvons prétendre *connaître* la mort tant que nous vivons, écrit Montaigne dans *Essais* II, 6, au moins pouvons-nous l'*essayer* : Pendant nos troisièmes troubles ou deuxièmes, m'étant allé un jour promener à une lieue de chez moi, estimant être en toute sûreté et si voisin de ma retraite que je n'avais pas besoin de meilleur équipage, j'avais pris un cheval bien aisé mais non guère ferme. À mon retour un de mes gens grand et fort monté sur un puissant roussin qui avait une bouche désespérée vint à le pousser à toute bride droit dans ma route et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et les foudroyer de sa raideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'autre les pieds contre-mont : si bien que voilà le cheval abattu et couché tout étourdi, moi dix ou douze pas au-delà, mort, étendu à la renverse, le visage tout meurtri et tout écorché, mon épée que j'avais à la main à plus de dix pas au-delà, ma ceinture en pièces, n'ayant ni mouvement ni sentiment non plus qu'une souche.

Les hommes qui l'entourent cherchent à ranimer Michel de Montaigne.

Pendant deux heures ils n'y parviennent pas.

Finalement ils dressent le cavalier sur ses pieds.

Dès l'instant où il est mis debout, Montaigne vomit « un plein seau de bouillons de sang pur ».

Il reprend connaissance alors : Je me vis tout sanglant car mon pourpoint était taché partout du sang que j'avais rendu. La première pensée qui me vint ce fut que j'avais une arquebuse dans la tête ; de vrai en même temps il s'en tirait plusieurs autour de nous. Il me semblait que ma vie ne me tenait plus qu'au bout des lèvres ; je fermais les yeux pour l'aider, ce me semblait, à la pousser hors et prenais plaisir à m'alonger et à me laisser aller. Je crois que c'est ce même état où se

trouvent ceux qu'on voit défaillant de faiblesse en l'agonie de la mort ; et tiens que nous les plaignons sans cause. Or, à présent que je l'ai essayée par effet, je ne fais nul doute que n'en aie bien jugée jusqu'à cette heure. Car premièrement, étant tout évanoui, je me travaillais d'entrouvrir mon pourpoint à belles ongles. J'avais mon estomac pressé de ce sang caillé, mes mains y couraient d'elles-mêmes comme elles font souvent où il nous démanche, contre l'avis de notre volonté. Deuxièmement je commandai qu'on donnât un cheval à ma femme que je voyais s'empêtrer et se tracasser dans le chemin, qui est montueux et malaisé. Cependant mon assiette était à la vérité très douce et paisible ; je n'avais d'affliction ni pour autrui ni pour moi ; c'était une langueur et une extrême faiblesse sans aucune douleur. Je vis ma maison sans la reconnaître. Quand on m'eut couché je sentis une infirmité douce à ce repos car j'avais été vilainement tirassé par ces pauvres gens qui avaient pris la peine de me porter sur leurs bras par un long et très mauvais chemin, et s'y étaient lassés deux ou trois fois les uns après les autres. On me présenta force remèdes, de quoi je n'en reçus aucun tenant pour certain que j'étais blessé à mort par la tête. C'eût été sans mentir une mort bien heureuse car la faiblesse de mon discours me gardait d'en rien juger et celle du corps d'en rien sentir. Je me laissais couler si doucement et d'une façon si douce et si aisée que je ne sens guère autre action moins pesante que celle-là était.

C'est ainsi que l'écriture des *Essais* commence dans l'extase mortelle. Elle reproduit sans cesse, chaque chapitre étant une nouvelle renaissance, une perte de connaissance suivie d'un sentiment de pure joie de survivre.